

De l'obsession à la passion – et retour au point de départ ?

Olsen, Michel

Published in:
Résonance de la recherche

Publication date:
1999

Document Version
Peer-review version

Citation for published version (APA):
Olsen, M. (1999). De l'obsession à la passion – et retour au point de départ ? In *Résonance de la recherche: Festskrift til Sigbrit Swahn* (pp. 333-343). Uppsala Universitet.

General rights

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain.
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal.

Take down policy

If you believe that this document breaches copyright please contact rucforsk@kb.dk providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

De l'obsession à la passion —

et retour au point de départ ?

Le roman	1
Doutes	4
Disqualification de l'amour	5
L'anneau de la morte	7
Pour conclure	10
Bibliographie	10

Liebe, Liebe laß mich los
Goethe

Je dois ces quelques remarques à mes étudiants qui, ayant lu des extraits du *roman de Tristan* m'ont demandé pourquoi les amants doivent boire 'le vin herbé' et pourquoi son effet cesse après trois ans. M'apercevant qu'au fond je n'avais pas compris moi-même, je me suis tiré d'affaire en racontant une histoire à laquelle je reviendrai, puis par la remarque que la passion remplace l'obsession, autrement dit : que ce qui est à expliquer n'est pas que l'effet du philtre reste limité dans le temps, mais qu'il puisse se prolonger pendant toute une existence. A bien y réfléchir, cette boutade pourrait se défendre. Le lecteur jugera.

Le roman

On sait que la légende de Tristan et Iseut est considérée comme fondatrice – trêve de chronologie ! – de notre conception de l'amour : deux amants s'aimant d'un amour réciproque et éternel, ne pouvant – ou ne voulant – se détacher l'un de l'autre. On sait également que la raison de cet amour est le fameux philtre ; soit qu'il exerce sur ceux qui l'on bu une force irrésistible, les disculpant moralement (c'est le cas de 'la version commune' du *Roman de Tristan*, notamment chez Bérout et Eginhardt), soit qu'il devienne le symbole d'un choix amoureux librement consenti, comme chez Thomas et Gottfried de Strasbourg. Ce philtre, destiné au roi Marc et à sa reine Iseut, est bu par erreur par les deux futurs amants. On sait encore que dans la version de Thomas, l'effet du philtre est éternel, mais en tant que symbole du parfait amour. La dialectique de l'amour y est développée : a un moment, Tristan croit avoir perdu l'amour d'Iseut; c'est là sa

justification d'épouser Yseut aux blanches mains. L'amour y est une relation sentimentale sur laquelle l'amant réfléchit, et non pas une force naturelle et en même temps, du moins pour Gottfried de Strasbourg, une espèce de communion pour le corps et pour l'âme qui remplace toute autre nourriture.¹ Dans celle de Béroul, il est limité à trois ans, ou bien, comme chez Eginhardt, après une certaine période, son effet diminue.

On a longuement discuté l'origine et la fonction de ce philtre. Peut-être n'a-t-on pas assez distingué entre 'thèmes' et 'motifs'. Si un thème est ce de quoi il s'agit (en l'occurrence, «amour éternel, plus fort que la mort etc») et si un motif est un élément textuel facilement identifiable, on s'accorde pour admettre pour les *Roman de Tristan*, une influence celtique indéniable au niveau des motifs, (l'histoire de *Diarmaid et Grainne* contient des motifs qui font leur apparition dans les romans de Tristans). Mais le motif du philtre, du moyen magique provoquant l'amour fait déjà problème. Grainne a recours à une sorte de 'geis', pour gagner l'amour de Diarmaid, mais il s'agit plutôt d'une sorte de défi. Pourtant on peut se tirer d'affaire en recourant au fond folklorique qui contient des moyens irrésistibles provoquant l'amour.²

Mais, problème plus grave, les parallèles thématiques entre les récits celtiques sont plus que contestables. Tout dépend évidemment de la définition du thème : déjà l'amour fatal, réciproque et éternel ou presque, provoqué par moyens magiques ou non, est rare. Si l'on ajoute la 'fin amor', avec son élection réciproque en fonction des qualités morales du partenaire, ainsi que son rejet de la morale matrimoniale commune, on peut se risquer à affirmer l'unicité de ce thème.³ Il s'agit là d'une création, d'une invention de l'imaginaire social, pour parler avec Castoriadis.

Bien sûr, la conception de l'amour, qui est ou fut la nôtre, disons 'l'amour courtois', terme que j'utilise comme un concept-parapluie, a encore d'autres sources que le mythe de Tristan, notamment la poésie parfois très sensuelle des troubadours et sa continuation dans

¹ Par exemple : waz solte in bezzer lipnar
ze muote oder ze libe?
dâ was doch man bî wîbe,
sô was ouch wîp bî manne.
wes bedorfen si danne.
(vv. 16902 ss.).

Gottfried von Strassburg : *Tristan*, éd. Krohn, R., Reclam. Stuttgart 1985.

Au lieu d'un amour d'élection, on a vu chez Gottfried un 'serf-arbitre' érotique, assumant pourtant sa servitude ! (voir l'introduction).

² En l'occurrence, ce recours peut se défendre, mais on ne saurait mettre assez en garde contre la vue qui veut qu'on trouve tout dans le folklore. Le fond folklorique est historique, bien qu'il s'agisse d'une histoire lente, 'froide'.

³ Dans la littérature de la France du Nord, Frappier considère seuls le *Tristan* de Thomas, le *Lancelot* de Chrétien et certains *lais* de Marie de France, comme appartenant à la 'fin amor', définie surtout comme un amour d'élection non coupable; cf. 1963, p. 268s, ainsi que *Amour courtois et table ronde*. Droz, Genève, 1973, p. 15. ; deux essais auxquels mes réflexions doivent beaucoup.

'le grand chant courtois' (v. Zumthor, pp. 189-343.), les romans courtois qui introduisent l'amour dans le mariage (ainsi *Cligès*, *Érec et Énide* et *Yvain* de Chrétien), le 'dolce stil nuovo', qui place la dame angélique en marge de la réalité, la poésie de Pétrarque et le pétrarquisme, à ne pas oublier le *Décameron* de Boccace qui retrouve, selon Scaglione, la pleine fusion entre estime et érotisme, entre l'âme et les sens, le néoplatonisme de la Renaissance, pour ne citer que quelques courants marquants de ce qui constitue, au fond, un ensemble assez hétéroclite.

Il ne faut d'ailleurs pas exagérer cette 'émergence'. Nous ne connaissons pas le *Urtristan*, si roman de Tristan primitif il y a. Il n'est pas sur qu'au commencement était le poète; il est tout aussi loisible de se figurer une élaboration par étapes. Et pourtant, à un certain moment le thème de l'amour fatal et éternel a dû se cristalliser. Mais, pour utiliser un concept de Lotman, (pp. 280 ss.), il s'agit de structuration, plus que de structure, de structuration (en cours, mais jamais réalisé que chez les épigones). Abondent les éléments fabuleux sans rapport direct avec le triangle Marc – Iseut – Tristan, à ne citer que les péripéties précédant la mention du philtre et les nombreux exploits de Tristan. La structure du roman à tiroirs, de l'emboîtement d'épisodes secondaires et souvent sans beaucoup de rapports avec l'intrigue principale, se trouve esquissée dès les versions les plus anciennes.

Mais revenons au philtre. Dans la version commune, Frappier énumère trois traits qui ne se retrouvent plus dans la version courtoise : le philtre est la seule cause de l'amour entre Tristan et Yseut, il sert à excuser la faute des amants et «sa pleine efficacité » reste limité dans le temps.⁷ Nombre de chercheurs se sont étonnés de ce fait étrange que l'effet du philtre diminuant, il n'en va pas autant de l'amour. Frappier examine trois explications : il écarte la première, qui est morale : la diminution de l'enchantement permettrait aux amants de prendre conscience de leur faute, comme il le font devant l'ermite Ogrin. La troisième est structurale : seule une attraction amoindrie permettrait de créer un récit aux amples proportions, d'introduire Iseut aux blanches mains etc. L'explication est intéressante et je ne voudrais aucunement la rejeter, et ne contient-elle pas quelque peu une pétition de principe : pour désirer un récit aux amples proportions, ne faut-il pas avoir quelque idée, si vague soit-elle, du nouveau 'thème'. Certes, la création littéraire ne procède pas par les voies de la logique formelle, et faute de ne rien pouvoir affirmer de précis, il vaut sans doute mieux s'imaginer une sorte de solidarité entre l'élaboration des motifs (en l'occurrence, le philtre qui perd de son efficacité) et la formation d'un nouveau thème (l'amour fatal, réciproque et éternel).

C'est donc la deuxième explication proposée qui retiendra mon attention : Frappier accepte comme une vérité psychologique, probable du moins, que «l'amour le plus ardent change de tonalité au bout d'un certain temps ». Cette cause psychologique se trouve étayée par la tradition folklorique ou souvent le 'charme' érotique survient par accident, provoqué par un moyen magique dont l'effet disparaît avec sa cause.

L'étonnement des chercheurs se justifie donc à plus d'un titre : logiquement puisque

l'effet continue quand-même, quoiqu'amoindri, après la disparition de la cause, mais idéologiquement surtout ou, si l'on veut, thématiquement : déjà l'amour réciproque, fatal et éternel est une création nouvelle de l'imaginaire social, ce qui vaut à plus forte raison pour 'la fin-amor', qui transforme l'amour de la version commune en quelque chose d'inouïe en y ajoutant la justification morale de l'amour adultère contre la morale conventionnelle et en renvoyant la magie au plan symbolique. C'est un des très grands mérites de Frappier d'avoir clairement distingué les éléments du débat.

Doutes

Mais les doutes quant à l'amour éternel ne se sont pas fait attendre. Laissons de côté la littérature misogyne, mettant en scène la femme toujours prête et, partant, potentiellement infidèle. Les *Fabliaux* prennent en grande partie de contre-pieds l'amour courtois, le réduisant à sa base physiologique. Jusque dans l'écriture féminine, on trouve une appréhension de la fin d'un amour. Chez une Christine de Pisan les amants n'ont pas une confiance mutuelle pleine. Marguerite accompagne la fin du petit nombre de nouvelles décrivant un amour heureux par l'expression de réserves quant à sa durée, ainsi p. ex. :

Et comme si la volonté de l'homme estoit immuable, se jurerent et promirent ce qui n'estoit en leur puissance : c'est une amityé perpetuelle, qui ne peult naistre ne demorer au cueur de l'homme; et celles seules le sçavent, qui ont experimenté combien durent telles oppinions (nouvelle XVI, fin du récit).

On connaît le refus de la princesse de Clèves de s'engager dans une relation, voire dans un mariage, devenu possible après la mort de son mari.

Disqualification de l'amour

Jusqu'ici rien d'anormal : il ne faut certes pas oublier que l'amour courtois est accompagné, presque dès ses débuts, de sa parodie, mais si l'on trouve du côté ecclésiastique une certaine démonisation de la femme, un genre comme les *fabliaux* se contente de ramener les élans de l'amour courtois à leur base physiologique, insistant sur le côté libidinal, de la femme surtout. Par contre, on note à la Renaissance – mais ceci est une idée qu'il faudra encore examiner – que la peur de la femme, accompagnant amour platonique et pétrarquisme, attribue souvent à celle-ci une nature démoniaque. On discerne la femme démoniaque, sous les traits d'une Origille, jusque dans les grandes poèmes de chevalerie de Boiardo ou d'Arioste.

De même, l'amour est destitué de sa valeur suprême, et l'on s'achmine allègrement vers sa désublimation – seul le terme date de notre époque. Une disqualification peut se faire avec des moyens divers ; tout le monde n'a pas le talent de Corneille qui peut faire annexer le sentiment amoureux par les valeurs sociales, revenant ainsi à la source de l'amour courtois. Si l'amour n'est qu'un plaisir et l'honneur est un devoir, bien des jeunes entendront l'honneur dans un sens plus réduit que Rodrigue. Il est d'autres moyens de

remettre l'amour à sa place, par exemple laisser les jeunes hommes jeter leur gourme, revenir à considérer la passion comme un mal passager, mais parfois d'une persistance proprement inexplicable.

L'Amour, source des valeurs dans la littérature courtoise, se voit opposer devoirs et occupations sérieuses. Quelques nouvelles de la Renaissance écrivent le passage du jeune homme qui devant le mariage doit congédier sa maîtresse, sa 'dame', ainsi la nouvelle II,40 de Bandello qui commence sur un ton élevé et sérieux, mais où le suicide manqué de la part de la maîtresse du jeune homme, faussement accusée d'infidélité, tourne presque en comédie après quoi les relations entre amants sont réduits à leur juste place – car il est temps que le jeune homme se marie !

L'opposition nette entre valeurs amoureuses et valeurs sérieuses : sociales, politiques ou militaires, n'est d'ailleurs pas sans rappeler, dans l'Italie du XVI^e siècle, la (re)naissance, de la tragédie de l'esprit de la cour, répétée quelque cent ans plus tard en France. C'est en effet le même sujet, Sophonisbe livrée au Romains par son amant (ou mari), qui sert d'abord en Italie puis en France pour créer la première tragédie régulière. Trissino écrit sa *Sophonisba* en 1524 (chez Ariani), et cent ans plus tard, en 1634, Mairet lui emboîte le pas avec *Sophonisbe* (in Truchet et al. 1975-92), lors du renforcement de la monarchie française. Corneille écrira, en 1663, sa variation sur ce thème, ayant déjà peint, avec son *Horace*, le sacrifice de la sœur sur l'autel de l'honneur. Sophonisbe aura également l'honneur de figurer dans une nouvelle (I,41.) de Bandello. Dans les textes cités, on admirera surtout la 'pédagogie' : les explications, fournies par un porte-paroles de l'auteur, de la nécessité de subordonner les sentiments à la raison d'État.

On pourrait intituler un autre moyen de résoudre le problème « l'Amour ou comment s'en débarrasser ». Figureraient sous ce chef des récits décrivant les méprises passionnelles (l'objet de l'amour ne vaut pas l'amour qu'on lui consacre). La femme crue belle manque d'un œil (Bandello, II,31.); la dame longuement courtisée se trouve n'être pas chaste : l'amant la trouve dans les bras de son palefrenier. (*L'Heptaméron*, nouvelle 20.) Les manières de destituer la femme, de disqualifier l'objet de l'amour sont tout aussi nombreuses que ceux qu'on met à l'œuvre pour réduire, humilier ou rejeter « la belle dame sans merci » (qui dans la première littérature courtoise n'en était pas une !).⁴

D'autre part, l'effet 'philtre' fait son apparition dans quelques nouvelles de Bandello, aussi brèves qu'intéressantes, des espèces de faits-divers dont l'écrivain, on en a l'impression, ne sait que faire, et que néanmoins il enregistre. Une concubine renvoyé par un prêtre (sur l'ordre de son évêque, il est vrai) se pend par désespoir; une courtisane de bas étage « se tue bêtement » parce qu'elle recoit une gifle de son amant qui veut

⁴ Bandello est particulièrement riche en exemples, de la dame qui exige que son amant entre dans la cour aux lions (le motif de la célèbre ballade de Schiller : *Der Handschuh* (le gant), par des épreuves plus ou moins absurdes (III,17) jusque la dame récalcitrante dénudée et possédée en guise de punition (I,3). Chez cet auteur, les vengeances des femmes deviennent dangereuses et la femme presque démoniaque dans ce qui est souvent décrit comme sa rage inexplicable.

l'abandonner (II,39; I,50.). On retrouve dans ces mini-récits l'obsession ou peut-être simplement un amour-confiance que le système culturel ne saurait admettre en bas de l'échelle sociale, cet amour même qui, lorsque les partenaires sont nobles, fait les délices des publics courtois.

Du côté de la 'littérature populaire', les choses pourraient être encore plus simples. Ainsi Beatrice Premoli enregistre, dans le corpus d'écrits populaires du XVII^e siècle qu'elle a examiné, des faits divers versifiés dans lesquels les moyens magiques pour obtenir l'amour, le plus souvent diaboliques, semblent parfois présupposés⁵

L'anneau de la morte

Or, le philtre ou un objet d'un effet analogue, liant une personne à une autre d'un amour frénétique et fatal (mais sans réciprocité) n'est pas sans parallèles dans la littérature du Moyen Age. L'avvenimento 2 des *Sei Giornate* de Sebastiano Erizzo copie ou développe un célèbre récit de Pétrarque.⁶ En voici le résumé, fait par l'auteur :

Charlemagne aimait une jeune fille morte dont il ne pouvait abandonner le corps. On apprit par révélation divine que la cause de sa fureur était une bague qui se trouvait sous la langue de la jeune fille. Après que l'évêque de Cologne eut enlevé et jeté dans un marais la bague, l'empereur retrouva sa santé d'esprit habituelle.

Ajoutons que l'empereur s'attache fortement à l'évêque, tant que celui-ci porte la bague et, après que l'ecclésiastique l'a jetée dans un marais, c'est à cet endroit que Charlemagne construit Aix-la-Chapelle. On est donc en présence d'une libido pouvant se fixer sur les deux sexes et sur un lieu, donc de quelque chose d'indifférencié.

Au début de son récit, Pétrarque dit avoir entendu et vu par écrit ce récit à Aix-la-Chapelle, puis l'avoir relu chez plusieurs auteurs 'modernes'. On a du mal à établir à quel

⁵ C'est le cas notamment pour le récit de la fondation Marco Besso, op. 1470, exminé par Premoli (p. 131, sq.). Si les moyens magiques servent souvent à la vengeance d'une « prostituée » (jeune fille de basse extraction sociale ?) abandonnée, j'ai pu constater que l'amour que le jeune homme porte à la prostituée est également surmonté par les moyens d'une 'écriture', c'est-à-dire par une magie blanche. On a donc recours à la magie contre l'amour. C'est bien dire qu'il est considéré comme une espèce d'ensorcellement.

À propos d'un autre récit, Premoli peut conclure :
« L'opera permette di cogliere qualche notizia sulle regole di vita assai precise della borghesia viterbese e il ruolo della Chiesa nel compito di conservare le strutture e il ruolo familiare nell'ambito di una società dove la forza dell'unione matrimoniale trova rispondenza nell'adeguato potere economico. Debole si rivela il potere contrattuale fondato sulla legge naturale dell'attrazione amorosa, retaggio diabolico difeso per opera di stregoneria: al potere magico del "demone" legatore si contrappone il "legame" ben più forte della reliquia mariana » (1996, p. 143).

⁶ Erizzo. V. la note 1, p. 41 de Bragantini, dont je tire les indications suivantes : On trouve le même récit chez Pétrarque, *Familiars* I,4, ainsi que chez DONI, Anton Francesco, *Novelle* (49), éd. S. Bongi, Milan 1863 pp. 108-10). Pour l'histoire du motif – qui remonte bien au-delà de Pétrarque – v. G. Paris.

écrit ou à quels auteurs le poète fait allusion, mais Gaston Paris peut citer plusieurs versions de ce motif de l'anneau magique. Dans le folklore, les moyens magiques pour obtenir l'amour ne sont pas rares.⁷ De toute façon, des récits semblables ont bien existé avant 'l'amour courtois' ou la 'fin amor'.

Si j'ai cité l'histoire de l'anneau de la morte, c'est pour plusieurs motifs. Tout d'abord, elle montre comment on s'imagine le plus souvent la magie d'amour. Dans une des versions cités par G. Paris, c'est d'ailleurs la jeune fille elle-même qui a placé l'anneau sous sa langue dans l'intention lier son amant. On pourrait ainsi placer la version de Béroul du *Roman de Tristan*, remontant à la 'version commune', comme situé à cheval sur l'ancienne conception de l'amour-obsession et de la nouvelle de l'amour-passion. Jean Frappier est allé jusqu'à dire que la version 'commune', celle de Béroul «n'accorde, en dépit d'une certaine ambiguïté, aucune valeur morale à l'amour illégitime » (1963 et 1973). Il est vrai que Tristan et Iseut savent renoncer (pour un temps seulement) à leur amour, une fois que l'effet du 'lovendrin', du 'vin herbé' a diminué. Ou plutôt, ils sont de nouveau capables de prendre en considération leur position sociale. Les plaintes de Tristan portent surtout sur sa 'recréantise' : «Oublié ai chevalerie » (v. 2165), ce qui rappelle un peu la détresse d'un Érec après son mariage avec Énide. Les amants hésitent également entre la vie de société et l'amour, et les jugements du narrateur sont discrets à ce propos. Mais la perspective (la focalisation) suit plutôt les amants; par rapports aux ensorcelés d'amour de la tradition un déplacement a quand-même eu lieu.

On n'a d'ailleurs qu'à comparer avec la version du récit de l'obsession de Charlemagne donnée par Erizzo : il suit Pétrarque, se contentant parfois de le traduire, comme le note Bragantini, mais à propos de la mort de la jeune fille, l'auteur lui attribue une longue plainte (pp. 47-50), qui vise sans aucun doute à produire son effet de compassion sur le lecteur. Mais celui-ci n'est pas installé dans le désir de l'empereur de façon continue : il ne partage pas, ne fût-ce que sur le mode de l'identification narrative, le désir de celui-ci. Il ne va tout autrement dans le *Tristan* de Béroul, où le lecteur voit le plus souvent les problèmes par les yeux de Tristan (et Iseut), et beaucoup moins souvent du point de vue du roi Marc (qui, pourtant, est décrit dans les termes les plus sympathiques, sans porter aucun des traits ridicules du mari trompé). Aucune version ne montre mieux que celle de Béroul, de par son utilisation du philtre à l'effet limité dans le temps, le passage de l'obsession à la passion.

De plus, le récit de l'anneau encadre pour ainsi dire l'amour courtois et la 'fin amor'. Ses origines remontent bien au-delà du *Roman de Tristan* et elle est reprise à l'orée de la Renaissance, qui invente bien le néo-platonisme et un culte éthérée de la femme, mais qui, en même temps, en fait également la critique.

⁷ V. Thompson types 1975. Voir aussi, par exemple dans l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre, nouvelle 69, où l'on trouve l'utilisation d'un 'philtre d'amour' faillant tuer son consommateur.

A ce propos, il est intéressant de voir déprécier l'amante, aussi bien par Pétrarque que par Erizzo. Les termes dans lesquels est décrit cet 'amour' irrésistible n'ont rien de courtois. Pétrarque nous signale le peu de valeur de la jeune fille qu'il qualifie de 'muliercula' (p. 4), ainsi que l'aspect asocial de cette passion : elle empêche l'empereur de vaquer aux affaires importantes du règne. Or, cette appréciation de l'amante ne se trouve pas dans toutes les versions citées par G. Paris. Dans quelques-unes l'amante est de rang égal à celui qu'elle aime.

Par la peinture négative de la jeune fille, et par l'insistance sur son corps en pleine décomposition et néanmoins objet d'amour, par l'insistance sur la magie et sur la 'recréantise' de l'amant, sur son oubli des aspects sérieux de l'existence, le récit de Pétrarque repris par Erizzo s'inscrit dans une certaine atmosphère de la Renaissance, époque hantée également par la peur des sorcières. Mais dans ses versions plus anciennes et plus neutres, cités par G. Paris : magie d'amour pour retenir l'objet aimé, le motif de l'anneau de la morte peut servir comme un exemple, entre plusieurs autres également possibles, de l'humus d'où sont sortis nos conceptions très spécifiques d'un amour réciproque et éternel, qu'il soit fatal ou librement choisi.

Pour conclure

Ces quelques remarques ont simplement visé le fond commun sur lequel s'est détachée une conception de l'amour, celle de l'amour courtois, qui a longtemps dominé la culture occidentale. Est-on en train de retourner à la conception de l'obsession, mais évalué positivement, puisqu'on parle d'une crise du désir, ou bien à quelque compromis, comme par exemple 'la monogamie sérielle' ?

Bibliographie

- ARIANI, Marco 1977, *Il teatro italiano II. La tragedia del Cinquecento I-II*. Einaudi, Torino.
- BANDELLO, Matteo: *Le Novelle*. ed. Francesco Flora, Mondadori, Verona 1952, 1. ed. 1937.
- BAUMGARTNER, E. *Tristan et Yseult*. Paris 1987.
- CHRISTINE DE PIZAN, *Cent ballades d'amant et de dame*, éd. CERQUIGLINI, Jacqueline, Bibliothèque médiévale, 10/18, Paris 1982.
- Vies des troubadours, Les*, éd. EGAN Margarita, Bibliothèque médiévale, 10/18, Paris 1985, p. 120.
- ERIZZO, Sebastiano, *Le Sei Giornate*. éd. BRAGANTINI, Renzo, Salerno editrice Roma 1977.
- FRAPPIER, Jean, 'Sens et structure du Tristan'. *Cahiers de civilisation médiévale* 6. 1963 et *Amour courtois et table ronde*. Droz, Genève, 1973.
- LOTMAN, Jurij M., *Die Struktur literarischer Texte*. UTB, W. Fink, München 1972 pp. 280 ss.
- MARGUERITE de Navarre, *L'Heptaméron*. ed. M. François, Classiques Garnier, Paris 1960.

- NYKROG, Per, *Les Fabliaux*, Munksgaard, Copenhague 1957, Droz, Genève 1973 (avec postface de l'auteur), pp. 69-70.
- OLSEN, Michel, *Les Transformations du triangle érotique*. Akademisk forlag, Copenhague, 1976
- PARIS, Gaston, *Histoire poétique de Charlemagne*, Paris 1865, et *L'anneau de la morte, histoire d'une légende*, Paris 1897 (tiré a part du *journal des Savants* nov.-déc. 1896).
- PETRARCA, Francesco, *Le familiari*. éd. BIANCHI, E., Classici Ricciardi 53, Einaudi, Torino 1977 qui reproduit le volume 7 de *La letteratura italiana. Storia e testi*, Ricciardi, Milano-Napoli 1955, ou bien, *novellieri latini del Tre e Quattrocento*, éd. ILSEWIJN, Jozef, Salerno editrice Roma, vol. 14.
- PREMOLI, Beatrice, *Spettacolo d'attori e cantastorie. Edizioni viterbesi del seicento tra letteratura e tradizione popolare nella biblioteca della fondazione*. Collana della Fondazione Marco Besso, 1996.
- SCAGLIONE, Aldo, *Nature and Love in the late middle ages*. Berkeley/Los Angeles 1963.
- SCHOEPPERLE, Loomis, Gertrude, *Tristan and Isolt : a study of the sources of the romance*. 2. ed., expanded by a bibliography and critical essay on Tristan scholarship since 1912 by Roger Sherman Loomis. Burt Franklin, New York, 1963.
- THOMPSON, Stith *Motif-index of folk-literature :: a classification of narrative elements in folktales, ballads, myths, fables, mediaval romances, exempla, fabliaux, jest-books and local legends*, - Rev. and enl. ed. - London :: Indiana University Press, 1975. - 6 vol.
- Tristan et Iseut :: les poèmes français, la saga norroise*, éd. WALTER, Philippe LGF. Les lettres gothiques, Paris 1989.
- TRUCHET, Jacques, SCHERER, Jacques et BLANC, André 1975-1992, *Théâtre du XVII^e siècle I-III*. Pléiade, Paris.
- ZUMTHOR, Paul, *Essai de poétique médiévale*. Seuil, Paris 1972, pp. 189-343.